

Le Témoignage de la littérature

GAO
XINGJIAN

Le Témoignage
de la littérature

Traduit du chinois
par Noël et Liliane Dutrait

Seuil



ISBN : 978-2-02-111930-5

© L'Université de Provence, 1998,
pour *Le Chinois moderne et l'écriture littéraire*

© The Nobel Foundation, 2000,
pour *La Raison d'être de la littérature*, et 2001,
pour *Le Témoignage de la littérature – La Recherche du réel*

© Éditions du Seuil, mars 2004,
pour tous les autres textes, sauf en langues chinoises,
et pour la composition du volume

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Dans *meiyou zbuyi*, ce que j'appelle « ne pas avoir de -isme », *meiyou*, « ne pas avoir », peut être considéré comme le groupe verbal, et *zbuyi*, « -isme », comme un substantif, le tout formant une tournure indéfinie. Considérer « ne pas avoir de -isme » comme une construction verbe-complément, ou en faire une locution, *wuzhuyi*, « pas de -isme », est aussi possible. Mais l'interpréter comme un substantif, le « sans-isme », risque d'être compris comme une sorte de -isme, au même titre que le nihilisme, et cela n'est pas adéquat.

Dans « ne pas avoir de -isme », « ne pas avoir » constitue une condition préalable, et il ne faut pas faire du néant une condition préalable ; sans condition préalable, il n'y aura naturellement pas de conclusion, et il n'y aura plus aucun -isme.

Ne pas avoir de -isme ne vise pas à construire une théorie, mais n'équivaut pas à se taire. Cela ne consiste qu'à parler sans point de départ ni

point d'arrivée, à parler sans aboutir à aucune conclusion.

Cependant, ne pas avoir de -isme ne revient pas à ne pas avoir d'opinion, à ne pas avoir de point de vue, à ne pas avoir de pensée; simplement, ce point de vue, cette opinion, cette pensée n'exigent aucune démonstration, aucun peaufinage, ne deviennent pas un système, on parle en vain – mais l'homme qui vit dans ce monde, excepté le muet, ne peut pas ne pas parler; c'est pourquoi la force de ne pas avoir de -isme n'est rien d'autre qu'un discours sans résultat.

Par rapport au néant, ne pas avoir de -isme est un peu plus actif, c'est une certaine attitude vis-à-vis des faits, des hommes et de soi-même. Elle consiste à ne pas reconnaître qu'il puisse exister des a priori impossibles à remettre en question. On peut aussi dire que c'est une sorte de bon sens; à quoi il mène, on ne le dit pas, mais au moins on n'est pas aveuglé par les superstitions, que ce soient les croyances ou le pouvoir; il ne faut pas non plus suivre telle ou telle autorité, tel ou tel courant, telle ou telle mode, courir en étant tenu par le bout du nez, ou subir l'emprisonnement de telle ou telle idéologie, restreindre ses activités à une sphère donnée, mais il faut avoir une certaine indépendance individuelle, bien sûr elle aussi limitée.

Ne pas avoir de -isme, c'est ne pas considérer non plus le doute comme un -isme, c'est-à-dire

ne pas prendre le doute comme un absolu, conserver quand même ses valeurs, affirmées par soi-même, ainsi que ses règles de conduite, mais jugements de valeur et critères éthiques ne viennent que de l'expérience de chaque individu et jamais des démonstrations faites par autrui. La négation n'est pas non plus une logique absolue, d'autant plus que l'absurdité qui découle de la logique a été maintes fois attestée par l'expérience.

Ne pas avoir de -isme, ce n'est pas l'empirisme : si effectivement l'accent est mis sur l'expérience, celle-ci n'est pas considérée comme le seul critère de la connaissance ; ce qui a été attesté par l'expérience d'autrui peut aussi constituer un jugement en propre. De plus, l'expérience n'est pas forcément totalement fiable, et elle ne peut pas se reproduire, chaque expérience est unique par rapport à la suivante ; il ne faut pas non plus ériger en dogme l'expérience qu'a déjà eue autrui, mais le plus important, c'est le jugement personnel, sans en démontrer le vrai et le faux ; si la vie recourt sans cesse à la démonstration, il devient inutile de vivre et impossible de continuer à vivre.

Ne pas avoir de -isme n'est pas un -isme et ne fait appel ni à la réflexion philosophique ni à la méthodologie scientifique, ce n'est qu'une sorte de connaissance, qui laisse les démonstrations à ceux qui les aiment, car, avec ou sans démonstration, l'homme doit continuer à vivre et, de

toute façon, avec ou sans démonstration, il doit vivre comme avant.

Ne pas avoir de -isme prend comme point de départ l'absence de démonstration, et sans doute ne peut-on pas arriver à en trouver un meilleur : un point de départ qui n'est *a priori* pas limité est toujours mieux que se retrouver attelé à la charrette d'un autre avec quelqu'un qui vous oblige à suivre.

Ne pas avoir de -isme, mieux vaut dire qu'il s'agit d'un choix, et les choix de chacun sont différents, c'est simplement un choix fixé par soi-même parmi des choix multiples, que l'on n'impose pas à autrui, et que personne ne peut imposer à soi.

Ne pas avoir de -isme autorise le choix individuel, mais ce n'est pas l'individu souverain ; dans la société actuelle, l'individu ne peut être souverain, hormis les fous qui se considèrent eux-mêmes ainsi, cet état d'âme romantique n'est rien d'autre qu'un rêve. L'individu ne peut pas appréhender le monde, mieux vaut pour lui rester à la marge, ne pas penser dominer le monde, et ne pas être dominé sans raison par lui. Ainsi, ne pas avoir de -isme, ce n'est pas tel un -isme qui aurait pour pivot l'individu ou une philosophie qui prendrait cela comme point de départ.

Un individu qui n'a pas de -isme ressemble davantage à un homme. Un individu qui ne se transforme pas en tel ou tel -iste semble mieux

correspondre à la nature humaine : il ne se soucie pas du bien et du mal, du vrai et du faux, du bon et du mauvais, de toute façon, tout cela, ce sont les jugements des autres établis d'après les critères des autres. Et ces jugements sont tous différents du fait que les critères ne sont pas uniformes.

Ne pas avoir de -isme, ce n'est pas l'individualisme, ce n'est pas se baser sur le seul jugement individuel ; chaque individu est toujours autre pour autrui, l'expérience et le jugement individuels ne possèdent qu'une signification relative, une valeur non absolue.

Ne pas avoir de -isme, ce n'est pas non plus le relativisme, mais tout de même, le point de départ est l'individu ; en affirmant la valeur de soi-même comme référence de jugement, il y a bien finalement un critère de sélection. Simplement, aucune valeur absolue n'est conférée à ce choix.

Dans ne pas avoir de -isme, il y a un choix, ce que l'on fait et ce que l'on ne fait pas ; ce que l'on fait, pour l'instant on le fait, ce que l'on ne fait pas, on ne le démolit pas entièrement pour autant. Ce que l'on fait, on s'efforce de le faire par soi-même, on fait ce que l'on peut, il n'est pas non plus nécessaire de se sacrifier totalement pour cela, au point d'être tué ou de se suicider.

Aussi, ne pas avoir de -isme, ce n'est pas le nihilisme ni l'éclectisme, ni le solipsisme, ni l'arbitraire, c'est à la fois une opposition au

despotisme absolu et une opposition au surdimensionnement du moi prêt à devenir Dieu ou un surhomme, et la répulsion contre le fait d'écraser l'homme comme une merde de chien.

Ne pas avoir de -isme, ce n'est pas politique, c'est ne pas s'occuper de politique, mais ne rien avoir contre le fait que les autres s'en occupent, chacun agit à sa guise. C'est juste s'opposer au fait d'imposer telle ou telle politique au nom d'une collectivité abstraite comme le peuple, la nation ou la patrie.

Ne pas avoir de -isme, c'est ne faire aucun beau rêve d'idéal social ou de société illusoire ; du reste, ces utopies se sont brisées l'une après l'autre contre la réalité, et il est inutile de forger à nouveau des mensonges sur les lendemains.

Ne pas avoir de -isme, c'est ne pas avoir non plus besoin de s'entourer d'hommes à soi pour créer une faction, former un groupe ou mobiliser des forces, c'est n'être ni un porte-drapeau ni un laquais, ne pas servir autrui ni être utilisé par autrui.

Ne pas avoir de -isme, c'est n'avancer aucune proposition politique, d'ailleurs on en serait incapable, mais cela ne signifie en aucun cas absence de position politique.

Ne pas avoir de -isme n'équivaut pas à l'anarchisme, à être opposé en tout au gouvernement, car dans la société réelle, il ne peut pas ne pas y avoir un gouvernement qui ait une certaine puissance, sinon ce serait la porte ouverte aux

mafias, terroristes et sociétés secrètes, la vie des gens ne pourrait être protégée et on ne pourrait alors même plus parler de l'existence ou de la non-existence des -ismes.

Pour gagner la liberté de ne pas avoir de -isme, on ne peut pas ne pas être opposé à la dictature, quel que soit le drapeau brandi, fascisme, communisme, nationalisme, racisme ou intégrisme.

Ne pas avoir de -isme, c'est le droit élémentaire d'être un être humain, et sans même parler de liberté plus large, d'avoir au minimum la liberté de ne pas être l'esclave d'un -isme.

Si l'on veut ne pas avoir de -isme, il faut s'opposer à la violence, à l'éducation orthodoxe imposée, à la culture officielle, mais ne pas s'opposer à l'éducation non imposée.

Ne pas avoir de -isme, c'est la condition minimale de la liberté individuelle de l'homme d'aujourd'hui, et s'il ne la possède même pas, serait-il encore un homme ? Avant de parler de tel ou tel -isme, il faut d'abord permettre à l'homme de ne pas en avoir.

Ne pas avoir de -isme, c'est une mesure d'auto-préservation de l'homme ; sans cette condition préalable, parler de -isme ne serait qu'un creux verbiage.

Ne pas avoir de -isme, ce n'est pas facile du tout à accomplir ; sans parler de perdre la tête, verser son sang ou s'exposer à une condamnation par l'opinion publique, ce n'est jamais quelque

chose qui est conféré sans effort. À sa naissance, l'homme n'a aucun -isme, c'est ensuite qu'on l'en recouvre de toutes sortes, et s'il veut s'en débarrasser, ce n'est pas simple. Les hommes peuvent aussi passer d'un -isme à un autre, mais n'ont pas le droit de ne pas en avoir, voilà bien là l'étrangeté de ce monde.

Ne pas avoir de -isme demande des efforts pour y parvenir, mais il ne s'agit pas d'une lutte, car les luttes sont toujours pour les -ismes et non pour l'absence de -ismes, et parce que ne pas avoir de -isme doit d'abord naître dans la conscience de l'individu; pour que chacun soit son propre maître, il lui faut d'abord éliminer les -ismes qui ne lui sont pas personnels. Il lui faut éradiquer en lui les -ismes qui y ont pénétré de manière insidieuse ou brutale, et c'est une chose douloureuse, qui provoque des crises spirituelles. Si l'homme comprend que sa crise spirituelle a elle aussi été engendrée par autrui, elle disparaîtra. Et il ne souffrira plus, et il n'aura plus de -ismes.

Ne pas avoir de -isme, c'est en fait une grande délivrance; ce que l'on appelle la liberté d'esprit, c'est justement ne pas subir l'entrave des -ismes, alors tel le cheval céleste qui parcourt les airs, on se déplace librement, et si l'on dit qu'il y a des règles, il y en a, et si l'on dit qu'il n'y a pas de règles, il n'y en a pas; si l'on dit qu'il y a des règles, ce sont celles qu'on a soi-même fixées, et si l'on dit qu'il n'y en a pas, c'est une délivrance personnelle.

Ne pas avoir de -isme, c'est se rapprocher davantage de la vérité, parce que plutôt que de la chercher en se fiant aux panneaux indicateurs des routes sinueuses tracées par les autres, mieux vaut chercher par soi-même; et aussi parce que personne n'a vraiment pu trouver cette vérité dure comme le fer, alors à quoi bon déployer de vains efforts pour suivre encore à la traîne? Et encore plus parce que chacun peut dire qu'il détient la vérité: celle-ci est manifestement multiforme et, en fin de compte, laquelle est la plus vraie? Encore une question qu'il vaut mieux élucider par soi-même.

Ne pas avoir de -isme, ce n'est pas forcément ne pas avoir la vérité, ce n'est pas forcément non plus la détenir; la détenir ou ne pas la détenir, au pire, ce n'est pas régresser ou progresser; bref, progresser ou régresser, laissons cela de côté pour l'instant, car ne pas avoir de -isme amène à ne pas discuter l'existence ou non de la vérité. Il n'est pas impossible que la vérité soit un oiseau vivant, et si on l'attrape, ne va-t-il pas mourir, serré dans la main?

Dire que dans ce monde il y a des règles ou qu'il n'y en a pas dépend entièrement de la manière dont celles-ci sont fixées; les règles d'ici, une fois parvenues là-bas, ne seront pas forcément valables. La règle universelle équivaut à l'absence de règles, et elle n'est pas forcément utile. Sans règle universelle, il n'y a pas de vérité universelle et il n'y a donc pas de -isme.

Ne pas avoir de -isme, ce n'est pas non plus le pragmatisme, ce moi qui est le plus impossible à convertir n'est pas forcément le plus dénué de valeur. La réification et la commercialisation de l'homme sont précisément la fin de celui-ci. S'il ne peut pas dire non au matériel, conservera-t-il sa dernière miette de fierté et pourra-t-il encore être considéré comme un homme ? L'homme peut dire non au pouvoir, aux coutumes, aux superstitions, à la réalité, à autrui et à la pensée d'autrui, au matériel, c'est sans doute là l'ultime sens de sa nature d'être humain. Si cette existence a encore un peu de sens, c'est bien de ne pas avoir de -isme.

Ne pas avoir de -isme, c'est ne pas se donner un mal fou pour créer à tout prix un système qui le justifie, car la spéculation et la dialectique, la logique et le paradoxe, et même la langue qui se réalise par la pensée, tous peuvent être mis en doute, tant l'existence humaine constitue une énigme insoluble.

Ne pas avoir de -isme, ce n'est rien d'autre que la résistance de la vie intense contre la mort, et bien que cela soit parfaitement vain, c'est quand même une posture. La création artistique est précisément la trace laissée par cette posture. Évidemment, il en existe toutes sortes d'autres, qui dépendent des choix de chacun.

L'artiste a un -isme ou n'en a pas, c'est aussi un choix individuel, le mien est de ne pas en avoir.

PRÉFACE

Ne pas avoir de -isme, ce n'est pas ne rien vénérer ; simplement, ce qui est vénéré, ce ne sont ni les dieux, ni l'autorité, ni la mort, mais c'est cet inconnu au-delà de la mort, indistinct, d'une profondeur sans limite.

Ne pas avoir de -isme semble un peu pessimiste, mais ce n'est pas du pessimisme, car devant le désespoir, on se retire et on observe en silence. Quand on sait qu'il n'y a pas de -isme, à quoi bon être terrorisé ou chercher un réconfort, on est parfaitement à l'aise : s'il n'y a pas de -isme, il n'y en a pas.

18 juillet 1995, en France.

NE PAS AVOIR DE -ISME*

Je viens de lire l'article de Ya Xian intitulé « La formation des cernes », dans lequel il explique que les polémiques sur l'occidentalisation, la tradition, le régionalisme n'ont actuellement plus aucun sens ; je ressens moi-même cela très profondément. Avant cet article, Liu Zaifu en avait lui aussi écrit un, intitulé « Adieux à toutes les divinités », dans lequel il montrait comment les procès intentés à la littérature chinoise depuis le début de ce siècle avaient été menés à partir de problématiques importées, et comment celle-ci n'avait pu sortir de l'ombre des autres. Réalisme, romantisme, modernisme, ainsi que tous les déterminants que l'on y ajoute, tels que les concepts de « néo », « post », « critique », « révolutionnaire », « social », « national » ou « classe », sont autant de notions qui ont été plaquées sur la

* Communication au colloque « La littérature chinoise des quarante dernières années », organisé par le quotidien *Lianhebao* de Taipei en 1993.

littérature chinoise moderne et l'ont étouffée, elle qui ne parvenait déjà pas à surmonter ses faiblesses. C'est encore plus vrai dans le domaine de la critique littéraire où les innombrables -ismes et une multitude de définitions ont masqué la littérature, dont on ne voyait plus alors que les oripeaux, et non plus les œuvres elles-mêmes. Les -ismes occidentaux germent sur leur propre terrain, dont l'histoire est ancienne. Quand Lu Xun a proposé d'« emprunter », ce n'était assurément pas une mauvaise chose, mais en faire un principe était trop extrême. Du reste, est-il possible de tout « emprunter » ? Je considère qu'il ne faut pas marcher une nouvelle fois dans les pas de la littérature moderne occidentale. Quel que soit le degré d'emprunt, du moment où l'écrivain aura fait sien ce qu'il a emprunté, le -isme primitif aura déjà subi une grande transformation, et il ne sera plus d'aucune utilité d'en discerner l'origine et encore moins de brandir les oripeaux des autres.

La création littéraire est toujours issue de l'effort personnel de l'écrivain et elle n'a pas grand-chose à voir avec les -ismes. Si l'œuvre cherche à démontrer un quelconque -isme, elle ira à coup sûr au désastre. Certes, chaque écrivain possède ses propres conceptions littéraires et ses propres procédés artistiques, mais s'il n'arrive pas à transmettre une œuvre animée d'une grande force vitale, les conceptions et les procédés les plus nouveaux finiront tôt ou tard par se démoder. Tout en ayant ma propre conception

de la littérature, attachant de l'importance aux formes et aux techniques artistiques, et tout en étant énormément stimulé par la littérature occidentale et surtout par les procédés et concepts de la littérature occidentale moderne, je ne pense cependant pas que les imiter aveuglément conduira à produire des œuvres de qualité. Voilà pourquoi je m'intéresse davantage aux œuvres elles-mêmes et ne veux pas me coller à moi-même une étiquette en -isme.

En 1981, quand a été publié mon *Premier essai sur l'art du roman moderne*, je voulais en fait ouvrir la voie à mes romans qui ne correspondaient pas aux normes alors en vigueur en Chine continentale. Wang Meng et quelques autres écrivains ont publié des lettres à ce sujet, déclenchant une polémique sur « réalisme et modernisme » ; c'est ainsi que je me suis retrouvé « moderniste ». En 1983, quand ma pièce *L'Arrêt d'autobus* a été interdite à Pékin, je me suis retrouvé classé comme « tenant de l'absurde ». En 1985, ma pièce *L'Homme sauvage* était fortement teintée de « recherche des racines », inspirée par l'épopée populaire *La Chronique des ténèbres* ; heureusement, à l'époque, Hu Yaobang était au pouvoir et il était assez éclairé sur le plan culturel, aussi ne m'a-t-on pas classé dans une quelconque école. En 1990, à la parution de ma pièce *La Fuite*, j'ai été taxé de « réactionnaire ». La catastrophe de la littérature chinoise vient de ce que les jugements à son égard sont déterminés sur la base

de mesures politiques, orientations, lignes, principes, règles, modèles, du vrai ou du faux, des courants principaux ou pas, de ce qui n'entre pas dans le courant principal et de ce qui entre dans le domaine de la critique, de l'élimination, du balayage, de l'inspection, de la destruction.

Je dois dire que je n'appartiens à aucune école, en politique comme en littérature, que je n'adhère à aucun principe, pas même au patriotisme ou à un nationalisme quelconque. J'ai évidemment mes opinions politiques et mon point de vue sur la littérature, mais je ne ressens aucune nécessité de m'enfermer dans un carcan politique ou esthétique. À l'heure où les idéologies s'écroulent, l'individu qui veut conserver son indépendance d'esprit ne peut, selon moi, qu'adopter une attitude de doute. C'est celle que j'adopte aussi face aux modes et aux courants. Car mon expérience passée m'a fait comprendre que les mouvements de masse et les goûts du public, tout comme le prétendu « moi », ne doivent ni les uns ni l'autre faire l'objet d'une estime particulière et encore moins devenir objet de culte.

En tant qu'écrivain en exil, je ne peux me sauver que grâce à l'art et à la littérature. Cela ne signifie pas que je ne préconise que ce que l'on appelle la littérature pure, une tour d'ivoire totalement coupée de la société. Bien au contraire, je considère la création littéraire comme une sorte de défi lancé par l'individu à la société. Même si ce défi est infime, il constitue quand même une posture.

ESSAIS

Au plus près du réel
avec Denis Bourgeois,
L'Aube, 1997

LIVRES D'ART

Pour une autre esthétique
traduit par Noël et Liliane Dutrait,
Flammarion, 2001

L'Errance de l'oiseau
Seuil, 2003

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR S.A. CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2004, N° 61190 (VOTRE N°)
IMPRIMÉ EN FRANCE